

## COMMENT DEVENIR MAGICIEN ?



« N'est pas magicien qui veut », affirmait M. Mauss. L'acquisition des pouvoirs magiques relève de certains modes de transmission qui lui sont propres. Le praticien des arts magiques dans le monde antique a un visage changeant. Toutefois, malgré les différences et les particularités, il demeure un fil d'Ariane qui permet de relier les uns aux autres : tous sont les dépositaires d'un Savoir (et par extension d'un savoir-faire) qui les caractérise du reste de la communauté. C'est justement la transmission de ce Savoir qui se trouve au cœur des différentes initiations magiques. Mais avant d'évoquer plus en détail ces dernières, il convient de s'interroger sur les conditions requises pour devenir magicien.

### LES CONDITIONS REQUISES

Jusqu'à une date récente prévalait un stéréotype du praticien de la magie antique reposant de manière quasi exclusive sur l'étude des sources littéraires. À leur lecture, il était facile d'imaginer que la magie était une affaire de femmes à l'origine modeste qui ferait de la magie la voix

des exclus. Cette praticienne serait une étrangère ou une personne dont l'origine est en lien avec le monde rural, passant déjà à l'époque pour être conservateur. Or la sollicitation de sources directes montre que ce modèle a vécu et qu'il faut en venir à une approche moins restrictive.

### Qui des hommes ou des femmes ?

À la lecture des sources indirectes, la magie apparaît donc comme une affaire de femmes dont elles ont fait une de leurs armes favorites. Il suffit de plonger dans Homère pour y rencontrer Circé, dans Virgile pour y croiser Didon, dans Lucain pour être effrayé par Éricthô... Les exemples ne manquent pas dans la mythologie ou la littérature pour justifier le postulat selon lequel Femme et Magie ne font qu'un !

Dans sa pièce *Médée*, datant de 431 av. J.-C., Euripide met dans la bouche de son héroïne cette phrase qui résume à elle seule la raison de cet état de fait :



« Si la nature nous a faites, nous les femmes, sans aptitude pour le bien, nous sommes très savantes artisanes du mal. »

Euripide, *Médée*, 407-409, trad. M. Delcourt-Curvers

En effet, l'homme des sociétés antiques éprouve à l'égard de la femme une peur panique que l'on peut qualifier de gynéphobie. Prenant corps dans le personnage de la sorcière, l'exclusion dont la femme fait les frais repose sur deux causes essentielles. De tout temps, la femme a été considérée comme puissante : elle détient les clefs du processus de reproduction et règne sur le foyer. Elle maîtrise le domaine de l'intime, la sphère du privé. Les hommes, par différentes procédures de marquage, tentent de canaliser cette puissance qui leur échappe. Tout cela aboutit en quelque sorte à une marginalisation dont la sorcière est en partie issue.

Cela n'est d'ailleurs pas propre à la civilisation gréco-romaine : d'autres civilisations suivront le même chemin et feront de la même manière de la femme la détentrice privilégiée de l'« irrationnel ».

M. Mauss résume ainsi ce mouvement : « De même les femmes, dont le rôle dans la magie est théoriquement si important, ne sont crues magiciennes, dépositaires de pouvoirs, qu'à cause de la particularité de leur position sociale. Elles sont réputées qualitativement différentes et douées de pouvoirs spécifiques : les menstrues, les actions mystérieuses du sexe et de la gestation ne sont que les signes des qualités qu'on leur prête. La société, celle des hommes, nourrit à l'égard des femmes de forts sentiments sociaux que, de leur côté, elles respectent et même partagent. De là leur situation juridique, spécialement leur situation religieuse, différente ou inférieure » (Mauss, 1950, 11).

Si la femme est devenue sorcière, c'est aussi parce qu'elle symbolise la vie dans tous ces aspects. Magie et féminité deviennent donc, au fil des siècles, indissociables. Parfois, un état pouvait favoriser un tel rapprochement : ainsi la femme amoureuse représentait un danger pour la société dans le sens où elle pouvait amener un dérèglement. Ailleurs, ce sont dans les rapports avec la sexualité et la gestation qu'il est possible de déceler un début de réponse à cet état des choses. En rendant la femme sorcière, les auteurs témoignaient de la peur d'une civilisation entière envers ce sexe mystérieux qu'ils croyaient porteur de quelques puissances dangereuses pour leur position sociale et de nombreux pouvoirs.

Or cette croyance ne résiste pas à un examen des sources directes, trop souvent négligées. Celles-ci auraient même tendance à nous révéler l'inverse : à savoir que la magie est avant tout une affaire d'hommes. Pour s'en convaincre il suffit d'étudier les personnes qui sont à l'origine des opérations magiques et qui nous sont connues par les tablettes de défexion : dans plus de deux tiers des cas, il s'agit d'un homme. Quant au praticien, s'il demeure cet inconnu du monde gréco-romain, tout laisse à penser que là encore ce sont les hommes qui avaient la mainmise sur cet art. Ainsi les papyrus magiques s'adressent le plus souvent à un destinataire masculin. Certes, plus qu'ailleurs, les femmes occupent une

place certaine et peuvent aussi pratiquer la magie comme en témoigne le cas des sorcières de L'Hospitalet-du-Larzac. Mais celle-ci a été surévaluée. Il convient donc d'avoir, en la matière, une vision plus en accord avec les sources directes tout comme pour ce qui relève de la condition sociale des praticiens de ces arts.

### Conditions sociales

Autre idée reçue véhiculée par la tradition : la magie est l'apanage des classes populaires de la société. André Bernand consacre une part importante de son ouvrage *Sorciers grecs* à montrer que la magie est la « voix des exclus » pour reprendre ses propres termes. Pour lui, la magie serait aux mains des « marginaux », c'est-à-dire des non-citoyens (cf. Bernand, 1991). Il fait de plus du *phthonos* (envie, jalousie) le moteur essentiel de la magie, ce qui est trop réducteur.

Car, pour en revenir à l'aspect purement social, « agir à l'abri des regards indiscrets » pour reprendre les termes de Marcel Mauss ne veut nullement dire agir en dehors de la sphère sociale et moins encore en dehors du système. Pour ne prendre que l'exemple des tablettes de défexion athéniennes des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C., une grande majorité est le fait de citoyens qui ont accès aux différents mécanismes politico-judiciaires. Ce n'est en rien l'accès ou non à la parole politique qui induit la magie mais des motifs qui relèvent d'une part de l'intime mais avant tout de l'échec au recours dans les « solutions institutionnelles ». Plusieurs indices indiquent qu'en fait la magie se pratique dans toutes les classes sociales. Ainsi une affaire où la magie n'est pas totalement absente comme celle des Bacchantes (188 av. J.-C.) concerne des classes aisées de la société romaine. De même les personnes proches du pouvoir, et notamment les Empereurs, ont eu des relations étroites avec l'univers magique. Tibère passe pour avoir des connaissances « dans l'art des Chaldéens » et il s'adonne à la divination avec Thrasyllus qui est son maître en la matière (cf. Tacite, *Les Annales*, VI, 20). L'Arménien Tiridate joue auprès de Néron un rôle comparable (cf. Pline, *Histoire naturelle*, XXX, 16-17).

Même Hadrien n'échappe pas à cette croyance et la disparition d'Antinoüs aurait un rapport étroit avec la célébration de quelques rituels magiques (cf. Dion Cassius, 69, 11, 3). Certes, il faut toujours prendre ces informations avec précaution car derrière de telles déclarations se cache une part de rumeur et de fantasmes. Mais on ne peut cependant s'empêcher d'y voir aussi la volonté de ces différents empereurs, non seulement de connaître leur destin et de maîtriser leur règne, mais aussi le désir de détenir un pouvoir supérieur, extra-humain, qui les distingue du commun des mortels. En cela, le souvenir du Roi-Magicien archaïque n'est pas tout à fait éteint et il se retrouve, même inconsciemment, comme un modèle de gouvernement.

D'ailleurs au IV<sup>e</sup> siècle, dans un contexte particulier, l'empereur Julien II (dit l'Apostat pour les uns et le Philosophe pour les autres) tentera de concilier politique, philosophie et magie. C'est auprès d'un autre grand nom de l'école néoplatonicienne, Maxime d'Éphèse, que ce dernier avait fait ses classes. Julien trouva auprès de lui et des *Oracles chaldaïques* une sorte de synthèse entre la raison philosophique et l'appel de l'irrationnel et des mystères. Avec son accès à l'Empire, on assiste à une sorte de sursaut du parti païen mais cela va bien au-delà : c'est un nouveau style de gouvernement que Julien se propose d'instituer, nouveau et ancien car beaucoup voient là le prince longtemps recherché par Platon, une sorte de roi-philosophe : « Le patronage de Julien mit momentanément la théurgie à la mode. Quand il fut devenu empereur et se mit à réformer le clergé païen, le théurgiste Chrysanthius se trouva *archiereus* de Lydie ; tandis que Maxime, en sa qualité de conseiller théurgique à la cour impériale, devint une éminence grise, riche et influente » ,souligne E. R. Dodds (Dodds, 1977, 285). Par le hasard d'une guerre contre les Perses, l'expérience tourna court : Julien trouva la mort en 363 apr. J.-C., laissant la légende s'emparer de lui. Mais preuve en est que la magie était bien l'affaire de tous, humbles et puissants !

## Conditions géographiques

Une dernière croyance, véhiculée par les sources littéraires, concerne l'origine géographique des praticiens de la magie. Elle y apparaît le plus souvent comme chose étrangère, pratiquée par des personnes extérieures à l'Hellade ou à la culture romaine, ou au mieux des personnages provenant de marges qui méconnaissent la civilisation. À ce titre, les contrées égyptiennes et orientales occupent une place de choix. Ainsi l'Égypte a véritablement fasciné les Grecs et les Romains, qui voyaient en elle une terre de magie. Quant aux contrées d'Asie Mineure et du Proche-Orient, elles remplissent un rôle identique : ce n'est pas par hasard si Eschyle fait pratiquer à Atossa une évocation d'âmes défuntes, plus particulièrement celle de son époux disparu, Darius, dans sa pièce *Les Perses*, au travers de rites qui sont étrangement plus grecs que perses !

Le fait s'explique aisément : les Grecs ont été en contact avec les peuples qui composaient ces contrées, les Perses en particulier. C'est d'ailleurs de leur univers religieux qu'ils ont tiré le terme de *magos*, prêtre ou spécialiste des rites, qui en prend rapidement une connotation péjorative en désignant le magicien. E. Reiner a très bien analysé le phénomène : « Dans l'Antiquité grecque, tout ce qui est magie, sorcellerie, astrologie, mantique, a été considéré comme un art proprement « chaldéen », parfois réellement originaire de Babylone, mais le plus souvent se faisant seulement passer pour Chaldéens, se trouvent constamment associés avec la pratique des sciences occultes » (Reiner, 1991, 48-49). On peut légitimement penser que les constants conflits entre les deux peuples ont été un élément déterminant dans l'adoption, puis l'évolution péjorative du terme. Ainsi que le souligne F. Graf : « La magie comme pratique des prêtres perses – ce qui, dans l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle, ne veut pas seulement dire pratique non grecque, mais bien plus emphatiquement pratique des ennemis du peuple hellénique – s'insère dans une structure bien connue. E. B. Tylor en parle déjà : dans *Primitive Culture*, il dresse une liste impressionnante de peuples qui qualifient la magie du nom de leurs voisins détestés (ou redoutés). Les exemples sont nombreux : jusqu'aux Suédois incriminant de sorcellerie les Finlandais, et jusqu'au

Finlandais accusant les Lapons » (Graf, 1994, 40-41). Le cas n'est donc pas unique dans l'histoire de l'humanité mais est révélateur quant aux mentalités. Cela nous montre aussi comment ces dernières considèrent les pratiques de l'« Étranger », ce qui est aujourd'hui encore vérifiable.

Au sein des sociétés grecques et romaines, des groupes étaient aussi concernés par la pratique de la magie, au premier rang desquels ceux qui conservaient une économie agro-pastorale. C'est ainsi le cas des habitantes de la Thessalie sur laquelle Apulée précise par la voix de Lucius :



« Je me disais que je me trouvais en plein cœur de la Thessalie, un pays célèbre dans le monde entier pour les incantations magiques dont il est le berceau. »

Apulée, *L'Âne d'or*, II, 1, trad. P. Grimal.

Les raisons de cette croyance sont multiples mais témoignent d'une extra-territorialité ressentie par rapport au reste de l'Hellade. À bien des égards, la Thessalie est une autre Grèce qui tourne le dos à la mer pour lui préférer l'élevage, une Grèce des cavaliers et non des marins. La différence fondamentale réside dans la présence de deux grandes plaines qui vont faire la richesse de cette région et provoquer une certaine jalousie de la part de ses voisins. Or, si les plaines sont très présentes en Thessalie et la démarquent du reste de la Grèce, la haute montagne est elle aussi omniprésente, ce qui n'est pas sans produire un effet de contraste. Tout comme pour l'Égypte, ce relief original contribue notamment à développer une flore particulière, riche en simples. De plus les positions politiques des Thessaliens notamment durant la seconde guerre médique où ces derniers avaient ouvertement pactisé avec les Perses n'arrangent pas leur réputation et voient se créer des liens spécifiques avec l'irrationnel.

À Rome, une situation similaire est observée au sujet des Marses, Sabins et Pélignes. À cette attribution de pouvoirs magiques à des peuples anciens d'Italie, deux éléments de réponses peuvent être apportés. Le premier est d'essence historique. En effet, même s'ils sont entrés relativement tôt dans

le giron romain, ces peuples n'en furent pas moins des adversaires aux mœurs sensiblement différentes. Ainsi que l'a fait si justement remarquer G. Luck : « Un peuple victorieux, devant les coutumes religieuses des peuples vaincus, les méprise à moitié, mais les craint à moitié » (Luck, 1976, 197). De plus le monde romain est, par essence, un monde urbain qui certes s'appuie sur les campagnes, mais n'en conserve pas moins des sentiments empreints d'ambiguïté et de mépris vis-à-vis des populations de bergers. Dans la civilisation gréco-romaine, ceux-ci jouissaient en effet d'un statut particulier. D'une part, par leurs activités, ils se trouvent au contact direct de la nature et donc du divin ; ils sont vus comme des êtres médiateurs. Le contact avec la magie paraît donc naturel, car ils connaissaient les herbes et leurs différentes vertus. Or, dans le même temps, ils sont considérés comme conservateurs, aussi bien dans leur manière de vivre que dans leurs rites. Comme le précise R. Dedo, ces peuples, vus comme « inférieurs par leur culture et leur civilisation, conservent d'habitude les superstitions plus longtemps que ceux qui sont déjà dans les voies de la civilisation : ainsi en Italie, les Marses, les Sabins et les Pélignes avaient une aussi mauvaise réputation que les Thessaliennes » (Dedo, 1904).

Derrière les accusations de magie se cachent donc des raisons particulières, inhérentes aux mentalités et au regard que porte un groupe social sur ses voisins proches ou plus éloignés. Elles témoignent du rapport à l'Autre, fait à la fois de curiosité, de dédain et de crainte mélangés au sein du fantasme de magie. Il n'en demeure pas moins vrai que les magiciens ont conscience de détenir un savoir qui les caractérise du reste de la population. Nouant des contacts particuliers avec les divinités, ils étaient des intermédiaires entre les dieux et les hommes, entre la nature et les hommes ce qui explique aussi ces visions fantasmées.

## L'INITIATION MAGIQUE

Les Rites de passage à caractère magique sont attestés depuis la Grèce archaïque. Ils concernent alors essentiellement un type de personnage précédemment cité et connu sous le nom de *goês*. Toutefois, les époques